

CHAPITRE PREMIER

« Ma chère, dit William Brenton à son épouse, me reprochera-t-on mon absence si je monte m'allonger quelques instants ? Je ne me sens pas très bien.

— Oh ! mon pauvre Will, répondit Alice d'un air soucieux ; je vais dire à nos invités que vous êtes indisposé.

— N'en faites rien, lui répondit-on, ils s'amusez comme des fous et je suppose qu'ils ne vont pas tarder à danser ; je ne leur manquerai pas trop, je présume. Une ou deux heures de repos, et je me sentirai sûrement mieux ; sinon, j'irai me coucher. Ne vous inquiétez donc pas, ma chère ; allez donc les rejoindre et profitez bien de la soirée. »

William Brenton gagna discrètement sa chambre à l'étage et s'assit dans un fauteuil à bascule au sein de l'obscurité. Comme, au bout de quelques minutes, il se sentait toujours aussi mal, il se déshabilla lentement et se coucha. Des échos ténus de rires et de chants parvenaient à ses oreilles ; puis vinrent des notes de musique et il sentit, plutôt qu'il ne les entendit, les pieds des danseurs qui frappaient le sol. À un moment donné, comme la fête marquait une pause, Alice entra dans la chambre sur la pointe des pieds et demanda à voix basse :

« Comment vous sentez-vous, Will ? mieux, j'espère ?

— Un peu, répondit-il d'une voix ensommeillée. Ne vous inquiétez pas pour moi ; je ne vais pas tarder à m'endormir et je serai sûrement en forme demain matin. Bonne nuit. »

Il entendait encore, comme dans un rêve, la musique, les danseurs, les rires ; et, peu à peu, vint l'oubli qui enfin se fondit dans un rêve, la vision la plus étrange, la plus nette qu'il eût jamais connue. Il avait l'impression d'être de nouveau assis dans le fauteuil à bascule près du lit. Bien que la chambre fût plongée dans l'obscurité, il le savait, il n'avait aucune peine à voir comme en plein jour. À présent, il entendait parfaitement la musique et les danseurs au rez-de-chaussée, mais ce qui conférait à son rêve une sinistre teneur, c'était le spectacle de sa propre personne étendue dans le lit. Les yeux étaient mi-clos, les traits tirés, le visage figé. La peau avait la couleur grise, blafarde de la mort.

C'est un cauchemar, se dit Brenton ; *il faut que j'essaie de me réveiller*. Mais il en semblait incapable et il restait assis là, immobile, à contempler son propre corps tandis que passait la nuit. À un moment donné, il se leva pour gagner son chevet. Il lui avait suffi d'en exprimer le vœu, tout simplement, et il passa une main sur le visage sans pour autant sembler le toucher. Il espéra que son épouse viendrait l'arracher à ce lugubre semblant de rêve, et à peine avait-il formulé cette pensée qu'il se retrouva à ses côtés, au milieu des invités ravis qui prenaient congé d'elle. Brenton s'efforça de lui parler, mais, bien qu'il fût conscient de sa propre voix, elle ne semblait pas l'entendre, pas plus qu'elle ne pouvait le voir.

C'était pour fêter Noël qu'ils avaient invité leurs amis ; il était à présent deux heures du matin et les convives souhaitaient un joyeux Noël à Mrs. Brenton avant de la quitter. Lorsque la porte se fut refermée sur le dernier d'entre eux, Mrs. Brenton s'attarda quelques instants pour donner ses instructions aux domestiques somnolents ; puis, poussant un soupir de lassitude, elle monta à l'étage, Brenton à ses côtés, jusqu'à ce qu'ils arrivassent devant la chambre plongée dans l'ombre, où elle entra sur la pointe des pieds.

À présent, se dit Brenton, *elle va m'arracher à cet horrible rêve*. Non qu'il y eût quoi que ce fût de terrifiant dans ledit rêve, mais la clarté avec laquelle il percevait toutes choses et la sensation qu'il avait d'être parfaitement éveillé l'emplissaient d'un malaise dont il était impuissant à se défaire.

Éclairée par la seule lumière du couloir, son épouse se prépara à se retirer pour la nuit. Brenton frissonna d'horreur en comprenant qu'elle l'imaginait dormant à poings fermés et ne souhaitait pas le réveiller — car, bien entendu, elle ignorait tout du cauchemar qu'il vivait —, aussi tenta-t-il une nouvelle fois d'entrer en communication avec elle. Il prononça son nom à plusieurs reprises, mais elle poursuivit sans broncher ses préparatifs pour la nuit. Puis elle se glissa sous les draps et, quelques instants plus tard, elle s'était endormie. Une nouvelle fois, Brenton lutta pour se réveiller, mais sans succès. Il entendit l'horloge sonner trois heures, puis quatre, puis cinq, mais cela n'altéra en rien son rêve. Il redoutait d'être tombé dans une transe dont, peut-être, il ne sortirait que trop tard. Une aube grise commença à éclairer la fenêtre et il remarqua que la neige tombait au-dehors, que les flocons heurtaient la vitre sans le moindre bruit. Tout le monde dormit tard ce matin-là, mais, finalement, il entendit les domestiques préparer le petit déjeuner au rez-de-chaussée — le cliquetis des couverts sur

la table, le grondement sourd du grill ; et, comme il évoquait mentalement ces objets, il se retrouva dans la salle à manger et vit que la petite femme de chambre dressait la table en étouffant ses bâillements. Il remonta à l'étage et contempla le visage endormi de son épouse. À un moment donné, elle leva la main au-dessus de son front et il crut qu'elle allait se réveiller ; ses yeux finirent par s'ouvrir et elle fixa le plafond un moment, comme si elle se remémorait les événements de la veille.

« Will, dit-elle d'une voix languide, vous dormez encore ? »

La forme rigide allongée auprès d'elle ne lui répondit point. Au bout de quelques instants, elle posa doucement la main sur le visage du dormeur. Ce faisant, elle écarquilla les yeux, signe qu'elle avait reçu un choc. Elle se redressa vivement et, l'espace d'une seconde, fixa la figure de l'homme couché à côté d'elle ; puis, poussant un hurlement qui déchira la quiétude de l'air, elle se leva d'un bond.

« Will ! Will ! s'écria-t-elle, parle-moi ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Ô mon Dieu ! mon Dieu ! » cria-t-elle en s'éloignant du lit, chancelante. Puis, sans cesser de hurler, elle sortit de la chambre en courant, à l'aveuglette, traversa le couloir et s'effondra sur le palier.

CHAPITRE II

William Brenton s'agenouilla près de sa femme évanouie et tenta de la reconforter, mais, de toute évidence, elle était insensible à ses attentions.

« C'est inutile », dit une voix près de lui.

Relevant vivement la tête, Brenton découvrit un inconnu à ses côtés. Il se demanda comment il était entré puis, se rappelant qu'il se trouvait dans un rêve, lança :

« Pourquoi serait-ce inutile ? Elle n'est pas morte.

— Non, répliqua l'inconnu, mais *vous*, si.

— Quoi ?

— Aux yeux du monde matériel, vous êtes mort, bien qu'en fait vous veniez juste de commencer à vivre.

— Qui êtes-vous ? Et comment êtes-vous entré ici ? »

L'autre sourit.

« Et *vous*, comment êtes-vous entré ici ? demanda-t-il, répétant les paroles mêmes de Brenton.

— Moi ? Mais c'est ici chez moi.

— C'était, vous voulez dire.

— Je sais ce que je dis. Je suis chez moi. Cette dame est mon épouse.

— *Était*, dit l'autre.

— Je ne vous comprends pas, s'écria Brenton avec agacement. Mais, quoi qu'il en soit, votre présence et vos remarques sont également déplacées.

— Mon cher monsieur, je souhaite seulement vous venir en aide et vous expliquer tout ce que vous désirez savoir à propos de votre nouvelle condition. Désormais, vous êtes libéré de votre enveloppe charnelle. Vous avez déjà fait l'expérience de certains des pouvoirs que vous avez acquis du fait de cette altération. Vous avez également pris conscience, je le crains, des limites qu'impose la condition de pur esprit. Si vous souhaitez entrer en communication avec les personnes que vous avez laissées derrière vous, je vous conseille vivement de remettre vos tentatives à plus tard et de quitter cet endroit le plus rapidement possible, car vous n'y connaîtrez que la souffrance et l'angoisse. Suivez-moi et je vous enseignerai la nature de votre nouvelle condition.

— Je suis dans un rêve, dit Brenton, et vous en faites partie. Je me suis endormi hier soir et je suis toujours en train de rêver. Ceci est un cauchemar, mais il sera bientôt terminé.

— Si vous dites cela, répliqua l'autre, c'est uniquement pour vous en convaincre vous-même. Il devient évident pour vous que ceci n'est pas un rêve. Si les rêves existent, alors vous venez de sortir d'un rêve et vous êtes réveillé pour la première fois. Si vous pensez vraiment être dans un rêve, alors faites ce que je vous dis : suivez-moi et quittez ces lieux, car, reconnaissez-le, cette partie-ci de votre rêve est on ne peut plus désagréable.

— Je suis prêt à vous l'accorder », acquiesça Brenton. À ce moment-là, les domestiques affolées arrivèrent sur le palier, relevèrent leur maîtresse et l'allongèrent sur un sofa. Elles lui frictionnèrent les mains et lui aspergèrent les joues avec de l'eau fraîche. Elle ouvrit les yeux et les referma dans un frisson.

« Sarah ! s'écria-t-elle, ai-je rêvé ou bien votre maître est-il mort ? »

Les deux femmes pâlirent en entendant ces mots puis l'aînée, plus hardie, entra dans la chambre dont leur maîtresse venait de sortir. De toute évidence, c'était une personne capable de se contrôler, mais elle revint en pleurs et s'essuya les yeux avec son tablier.

« Allons, allons, dit l'homme qui se tenait aux côtés de Brenton, vous n'en avez donc pas assez ? Suivez-moi ; vous pourrez revenir ici quand vous voudrez. » Et, ensemble, ils quittèrent le palier pour se retrouver dans l'air frais de ce matin de Noël. Mais, en dépit de la température, Brenton n'éprouvait aucune sensation, ni de froid ni de chaud.

« Un certain nombre d'entre nous, commença l'inconnu, se relaient pour rester au chevet des malades sur le point de mourir, et, lorsque leur esprit quitte leur corps, nous sommes là pour leur expliquer la situation, les réconforter ou les consoler. Votre mort fut si soudaine qu'elle nous a pris au dépourvu. Vous n'étiez pas malade avant hier soir, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Brenton. Ce n'est qu'après le dîner que j'ai commencé à me sentir mal.

— Avez-vous laissé vos affaires en ordre ?

— Oui, fit Brenton en rassemblant ses souvenirs. Je pense que nul n'y trouvera à redire.

— Alors, parlez-moi un peu de vous, si vous le voulez bien, s'enquit l'autre ; cela m'aidera à vous initier au nouvel ordre des choses que vous allez découvrir.

— Bien », dit Brenton, qui s'émerveilla de la facilité avec laquelle il acceptait les affirmations de l'autre et se considérait comme mort. « J'avais ce qu'on appelait en ce bas monde une très bonne situation. La valeur de mes biens s'élevait à cent mille dollars. J'avais souscrit une assurance sur la vie pour un montant de soixante-quinze mille dollars et ma veuve, une fois qu'elle l'aura touchée, sera détentrice de près de deux cent mille dollars.

— Depuis quand étiez-vous mariés ? demanda l'autre.

— Depuis six mois à peine. Cela s'est passé en juillet et nous sommes aussitôt partis à l'étranger. Comme la cérémonie s'était déroulée dans l'intimité, nous nous sommes dit que ce serait une bonne idée de donner une réception le soir de Noël et d'y inviter certains de nos amis. C'était... » Il hésita quelques instants. « ... c'était hier soir. J'ai commencé à me sentir mal et je suis monté m'allonger un moment ; et, si vous dites vrai, j'ai constaté que j'étais mort.

— Vivant, corrigea l'autre.

— D'accord, vivant, bien qu'à présent j'aie l'impression d'appartenir au monde que j'ai abandonné plus qu'à celui où je semble me trouver. Et, je le confesse, monsieur, même si vous êtes un interlocuteur fort plausible, je m'attends à me réveiller d'un instant à l'autre pour découvrir que tout ceci n'était que le plus horrible des cauchemars. »

L'autre sourit.

« Il y a très peu de risques pour que vous vous réveilliez, ainsi que vous le formulez. Maintenant, je vais vous parler de la plus grande difficulté que nous posent les nouveaux venus dans le monde des esprits : nous avons beaucoup de peine à les convaincre d'oublier le monde auquel ils viennent de renoncer. Un homme dont la famille se trouve dans la misère, ou qui a laissé ses affaires en désordre, ne peut s'empêcher de tenter de redresser la situation. Il a l'impression de pouvoir consoler ou réconforter ceux qu'il laisse derrière lui, et il s'écoule souvent un long moment avant qu'il ne comprenne que tous ses efforts, outre qu'ils sont futiles, ne font qu'accroître sa détresse.

— Ainsi, dit Brenton, il est impossible de communiquer entre ce monde et celui auquel j'ai renoncé ? »

L'autre marqua une pause avant de répondre :

« Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il n'existe *aucune* forme de communication entre eux ; mais celle qui est à notre portée est si aléatoire, si frustrante, que je vous conseille d'être raisonnable et de voir les choses comme finissent par le faire les plus expérimentés d'entre nous. Certes, vous êtes libre de revenir ici aussi souvent que ça vous chante ; personne ne fera rien pour vous en empêcher. Mais quand on voit les choses mal tourner, quand on voit une erreur se commettre, il est éprouvant de se retrouver impuissant, incapable d'influencer ses êtres chers, de leur faire prendre conscience de leurs bévues, de les convaincre que la vision que l'on a d'eux est plus claire que la leur. Naturellement, je le comprends bien, il doit être très difficile à un jeune marié d'abandonner celle qui l'a aimé et qu'il aime encore. Mais, je vous l'assure, si vous suivez le cours de la vie d'une femme aussi jeune et aussi belle que l'est votre épouse, vous verrez tôt ou tard apparaître quelqu'un qui la consolera à votre place. En fin de compte, vous risquez de vous retrouver dans une église pour assister à son second mariage. Et même les esprits les plus imperturbables, j'ai le regret de le dire, sont choqués lorsque survient un incident de ce type. Pour nous, la sagesse consiste à comprendre et à accepter que nous habitons désormais un autre monde, où nous jouissons de certains pouvoirs, contrebalancés par certaines limites, et à adopter le style de conduite que l'expérience finira un beau jour par nous imposer.

— Mon cher monsieur, dit Brenton en se hérissant, si ce que vous dites est exact et que je suis bien un homme mort...

— Vivant, corrigea l'autre.

— Eh bien, vivant, si vous voulez. Je puis vous affirmer que mon épouse a le cœur brisé. Jamais

elle ne se remariera.

— Certes, c'est là un sujet sur lequel êtes plus avisé que moi. C'est donc avec d'autant plus d'insistance que je vous conseille de ne jamais chercher à la revoir. Il vous est impossible de lui apporter une quelconque consolation et le spectacle de son chagrin et de son malheur ne pourra que vous désoler. Par conséquent, suivez mon conseil. Je l'ai donné à maintes reprises et je puis vous assurer que ceux qui ne l'ont pas suivi ont invariablement fini par le regretter. Restez à l'écart de tout ce qui avait trait à votre vie antérieure. »

Brenton demeura silencieux quelques instants ; puis il dit :

« Je présume que vous êtes animé de bonnes intentions ; mais si les choses sont telles que vous les décrivez, alors permettez-moi de vous dire de but en blanc que je n'ai pas l'intention de suivre votre conseil.

— Très bien, fit l'autre ; l'expérience dont je vous parle est de celles que nombre de gens préfèrent faire eux-mêmes.

— Les habitants de ce monde des esprits ont-ils un nom ? demanda Brenton, apparemment désireux de changer de sujet.

— Oui, lui répondit l'autre ; on nous donne le nom qui était le nôtre dans l'école préparatoire ici-bas. Je m'appelle Ferris.

— Et si je souhaite vous retrouver, comment dois-je m'y prendre ?

— Le souhaiter suffira, répondit Ferris. Si vous voulez être auprès de moi, vous *serez* auprès de moi.

— Grand Dieu ! s'exclama Brenton, il est donc si facile de se déplacer ?

— On ne peut plus facile. Il n'y a rien au monde qui le soit davantage, je crois bien, et je ne vois vraiment pas comment on pourrait améliorer la chose.

— Et, selon vous, y a-t-il d'autres choses qui seraient susceptibles d'être améliorées ?

— Sur ce point, je me garderai de trancher. Peut-être serez-vous en mesure de me donner votre opinion une fois que vous aurez vécu quelque temps ici.

— Tout bien considéré, dit Brenton, êtes-vous d'avis que le monde des esprits est préférable à celui que nous avons quitté ?

— En tout cas, il me plaît beaucoup, répondit Ferris, même si, je le suppose, d'autres sont d'un avis contraire. Il présente de nombreux avantages ; ainsi, bien sûr que de nombreux... je n'irai pas jusqu'à parler d'inconvénients, mais c'est le terme qu'emploient certains. Nous sommes exempts des morsures de la faim et du froid, et, par conséquent, nous n'avons pas besoin d'argent, et il ne nous est pas nécessaire de céder au souci et à l'agitation qui règnent ici-bas.

— Et le ciel et l'enfer ? demanda Brenton. S'agit-il donc de mythes ? Il n'y a donc ni récompense ni châtement dans ce monde des esprits ? »

Il ne reçut aucune réponse et, lorsqu'il regarda autour de lui, ce fut pour constater que son compagnon avait disparu.